mais de l'enthousiasme. Quant au baron, il était écrasé. Rouge de honte devant son magnanime ennemi et frémissant de rage impuissante, il avait courbé la tête. James jeta son épée et, s'adressant au commandant :

—Monsieur, ai-je fait mon devoir ? demanda-t-il.

Le vieux soldat avait la larme à l'œil.

—Monsieur James Lincoln, répondit-il d'une voix vibrante d'émotion. vous êtes un brave parmi les plus braves ; ah ! plût à Dieu que pour l'avenir de notre chère patrie, il n'y ait en France que des hommes comme vous !

Alors, James, montrant le baron qui restait immobile et sans voix, comme pétrifié :

—Messieurs, dit-il gravement, je pouvais tuer cet homme ; mais je n'ai pas besoin de sa mort, je le laisse vivre !

Sur ces mots, il tourna le dos à M. de Canonge, salua courtoisement le commandant et ses deux compagnons, puis s'éloigna en disant à Georges Vibert et à Jules Hervieux ;

—Venez, mes amis, venez !

Tous trois prirent une espèce de sentier et disparurent à travers le taillis.

—Quel homme ! quel homme ! prononça le vieux soldat émerveillé.

—Il est magnifique ! ajouta le major.

Les deux hommes ne faisaient plus attention au baron de Canonge. Celui-ci ruminait déjà de sinistres projets de vengeance. Tout à coup, on moment où le commandant se baissait pour ramasser les épées, on entedit le bruit d'une marche précipitée et la voix d'une femme criant :

—James, James !

Presque au même instant, Mme Lincoln, échevelée, les vêtements en désordre, fit irruption dans la clairière.

—Où est James, où est mon fils ! s'écria-t-elle, promenant de tous les côtés ses yeux hagards.

M. Rouvion s'avança vers elle.

—Vous êtes madame Lincoln ? fit-il.

—Oui, monsieur, je suis Mme Lincoln, la mère de James Lincoln.

—Messieurs, dit le commandant avec autorité, s'adressant à ses compagnons, chapeau bas devant Mme Lincoln !

Tous se découvrirent.

—Mon Dieu, mais vous ne me répondez pas ! s'écria la pauvre mère éperdue, Ah ! mon fils est blessé, mort peut-être !

—Rassurez-vous, madame, répliqua vivement le vieil officier, M. James Lincoln, n'est pas blessé ; le combat s'est terminé sans qu'une goutte de sang ait été versée. M. James Lincoln pouvait tuer M. le baron de Canonge, il s'est contenté de le désarmer.

—Ah ! il me l'avait promis !

—Soyez fière de votre fils, madame, M. James Lincoln est un héros !

Et le commandant s'inclina devant la mère de James avec un profond respect.

—Madame, continua-t-il en se redressant, M. James Lincoln et ses témoins viennent de s'éloigner en prenant ce sentier ; en marchant un peu vite, vous pouvez rejoindre M. votre fils en moins de dix minutes.

—Merci, monsieur, dit Mme Lincoln.

Elle salua par un mouvement de tête et de la main, puis s'élança sur le sentier indiqué. James et ses amis allaient monter en voiture lorsque Mme Lincoln les rejoignit. Il y eut une triple exclamation de surprise.

—Oh ! chère mère, dit James, pourquoi êtes-vous venue ici ?

—Mon fils, répondit elle en le serrant dans ses bras, si j'étais restée à Paris, je serais morte d'inquiétude.

—Tu ne te lasseras donc jamais de me donner des preuves de ton ineffable tendresse ?

—De cela, James, une mère ne se lasse jamais !

Vingt minutes plus tard, Mme Lincoln et les trois jeunes gens déjeunaient dans le meilleur restaurant de Compiègne. James s'était dit :

—Puisque je ne peux ni me tuer, ni me faire tuer, je vivrai.

Et il avait ajouté :

—Je vivrai pour garder religieusement ton souvenir, ô ma bien-aimé Valentine !

VI

LA CONSIGNE.

Nous retournons à Troyes, et nous reprenons notre récit immédiatement après le mystérieux entretien, entre le personnage inconnu, éviddemment déguisé en paysan, et le gardien du cimetière. Le faux paysan sortit de la nécropole, prit un chemin creux, qui le conduisit en rase campagne, et bientôt il disparut au milieu des grands seigles [illegible] en épis.

M. et Mme de Carmeille avaient été accompagnés jusqu'à la grille de leur hôtel, par quelques amis, des intimes. Mme de Carmeille faisait peine à voir, sa douleur était effrayante. On était navré en constatant les ravages faits en trois jours sur son beau visage. M. de Carmeille, lui aussi, était bien changé : il avait les joues creuses, le teint bilieux ; son large front s'était ridé, sa barbe avait blanchi. Il répondait à peine aux paroles qu'on lui adressait, comme si sa densée eût été absente. Dans son regard fiévreux il y avait de l'affarement. Il avait de temps à autre des tressaillements singuliers. Parmi ses amis, ceux qui étaient les plus observateurs remarquèrent qu'il était en proie à une grande préoccupation d'esprit et que sa douleur était dominée par une profonde inquiétude.

Les deux époux remercièrent leurs amis et rentrèrent chez eux. Sans s'être dit un mot, ils se mirent à table, en face l'un de l'autre, mais non sans jeter les yeux sur la place que Valentine occupait naguère. Ils prirent chacun un consommé, mangèrent un peu de blanc de poulet et ce fut tout. On leur servit le café. Ils étaient toujours silencieux, A un moment, leurs regards se rencontrèrent et restèrent un instant rivés l'un à l'autre. Le mari tendit sa main à Hélène. Après deux secondes d'hésitation, elle mit sa main tremblante et froide dans celle d'Armand. De grosses larmes roulaient dans les yeux du mari.

—Merci, Hélène, dit-il, continuez à garder le terrible secret,

La malheureuse se mit à sangloter. M. de Carmeille se leva et sortit précipitamment. Lui aussi avait besoin de verser des larmes, et il ne voulait pas pleurer devant sa femme. Au bout d'une demi-heure il vint la retrouver.

Tout le reste de la journée, il fut auprès d'elle très empressé, plein d'une tendre sollicitude. C'était toujours Armand, l'Armand d'autrefois. le mari adoré ; mais, Hélène voyait se dresser devant elle le cadavre de Valentine. Comme s'il eût deviné ce qui se passait en elle, le mari cherchait par tous les moyens possibles à éloigner de sa pensée les images lugubres. Il lui parla assez longuement de certains projets qu'il avait conçus ; il allait se retirer tout à fait des affaires, et était décidé à vendre ses filatures de Troyes et d'Antilly. Il trouverait facilement à vendre, actendu qu'il se montrerait accomodant sur le prix. Déjà on lui avait parlé de la création d'une société par actions qui se rendrait acquéreur des usines. Comme il ne voulait plus demeurer à Troyes, il vendrait son hôtel et peut-être même aussi la villa de la Maison-Blanche, Ils habiteraient à Paris six mois de l'année et, comme toujours, deux ou trois aux Cormiers. Et puis ils voyageraient.

Mme de Carmeille le laissait dire, ne faisait aucune objection. D'ailleurs vivre ici ou là, peu lui importait ; pour elle tout était fini ; son malheur était complet : elle ne demandait plus qu'à arriver vite au dernier jour de son existence. Chose étrange, son affection pour son mari était toujours la même ; malgré l'empoisonnement de Valentine. Armand ne lui inspirait ni horreur, ni répulsion ; elle sentait, toutefois qu'elle ne pourrait jamais lui pardonner son crime. Le crime serait toujours là, entre elle et Armand.

*** André Legay, le jeune amoureux de Mlle Georgette, revint du cimetière pensif et peut-être même un peu inquiet. Il se disait.

—C'est aujourd'hui, probablement au milieu de la nuit. Ainsi que j'en ai reçu l'ordre, je vais rentrer chez moi et attendre. Je n'ai pas même le droit d'aller ce soir à la rencontre de Georgette. Mais que vais-je donc avoir à faire ? Quel important service suis-je donc appelé à rendre à mon patron ?

André prenait habituellement ses repas chez un traiteur qu'il payait à la fin de chaque mois. Il avait faim ; mais, fidèle à sa consigne, il ne pouvait songer à aller chez son traiteur ; il devait rentrer chez lui. Il lui fallait donc faire ses provisions de bouche pour la journée. Heureusement, il avait quelques pièces de monnaie blanche dans la poche de son gilet. Il entra successivement chez un charcutier, il y a beaucoup de charcutiers à Troyes, chez un boulanger et chez un marchand de vin ou il acheta un assortiment de charcuterie, un pain de deux livres et un litre de vin à un franc. Ayant déjeuné aussi bien que possible avec la moitié de sa charcuterie, la moitié de son pain et la moitié de son vin, André bourra sa pipe, l'alluma et se mit à sa fenêtre.

Constamment, il regardait du côté de la fenêtre de Georgette. Oh ! c'était la force de l'habitude, car il savait bien que Georgette n'était pas dans sa chambre et qu'elle ne rentrerait qu'à sept heures. La patronne de l'atelier où travaillait la jeune fille n'avait point donné *campo* à ses ouvrières. Cela ne contrariait pas absolument André puisque quand même il n'aurait pas pu courir les champs ayant Georgette à son bras ; mais il regrettait qu'elle n'eût pas assisté aux obsèques de Mlle Valentine.

André aimait sincèrement son patron ; aussi prenait-il une très vive part à la douleur de M. et Mme de Carmeille,